



© Big Brother Bear par Marie Blanc

L'Affaire du Luberon

Scènes de la vie maçonnique

Épisode 13

Des rapports humains sans apports d'argent,
c'est le vrai luxe d'à présent.

J'ai travaillé tard à la coopérative. Je ne suis pas remonté sur le Mail pour la demi-finale. Elle donnerait la finale attendue : le Delta du Chimpanzé contre celui du Bègue, professionnels contre professionnels, bien loin des origines de la Coupe, quand il s'agissait de former des triangles d'hommes sympathiques et valeureux qui se transformeraient en loges et soutiendraient la République. Tout, aujourd'hui, tourne à l'argent. Il se prend des paris énormes sur le Bègue et le Chimpanzé. De là qu'on m'apprenne un jour qu'ils se mettent d'accord avant la partie, je n'en donnerais pas ma tête à couper. Des rapports humains sans apports d'argent, c'est le vrai luxe d'à présent.

Quand je suis rentré chez moi, mes enfants en colo m'ont manqué. Leur mère était de service à son hôpital, en salle d'op sans doute, puisque ce n'était pas prévu et qu'elle est aussi poire que moi, toujours requise quand il y a urgence.

Je me suis remis au travail sur ma liste des visiteurs du dimanche et j'ai mis au clair ce que chacun avait dit chez Baladini et sur la place d'Albertas.

Un peu après minuit, Yvette est rentrée. Elle connaît trop la vie et ma vie pour ne pas deviner que je lui cachais quelque chose, mais un secret reste un secret, même si bien des francs-maçons aujourd'hui jettent les nôtres aux quatre vents, bavardent sur

internet et laissent une mairie réactionnaire exposer *Big Brother Bear* sur le Mail.

La chambre conjugale est un ring où pas un boxeur ne sait s'il sortira vainqueur. Yvette m'a traîné dans la nôtre et m'a dit :

- Finies, les écritures. On se parle.
- Mais Yvette...
- Il n'y a pas de « mais Yvette ». J'ai dit : « Finies les écritures ». Tu vas perdre ton boulot à la coopérative, si tu continues. Tu te prends pour qui ? Victor Hugo ? Zola ? Je sais que tu me caches quelque chose et le pire c'est que tu l'écris. Tu vas me parler.

J'avais juré de ne rien dire et j'ai manqué à mon serment. J'ai parlé de Marianne à Yvette. Je lui ai dit tout ce que je savais.

- Et bien sûr, cette Marianne avait une grande bouche !
- Ne dis pas ça, Yvette ! Elle est morte.
- Morte ou pas, elle avait une grande bouche. Dès qu'une femme te fascine, je sais qu'elle a une grande bouche. Moi, j'ai une petite bouche, un gros cul et voilà vingt ans que tu en souffres !
- Ne dis pas ça, Yvette !
- Tu es fait en quoi, Titou ? Tu me baises tous les soirs depuis vingt ans et tu as toujours faim des autres ? Elles sont en vif-argent, tes couilles ?

Nous étions partis pour une discussion terrible. Yvette est une maîtresse femme, comme on dit, une costaude, courageuse, autoritaire et orgueilleuse, mais elle est bonne. Avec son histoire de grande bouche, elle cachait son émotion. Il lui fallait digérer la nouvelle avant de se débarrasser lentement de sa solidarité féminine. Antoinette trompée, elle se mobilisait pour les femmes, toutes les femmes, contre moi et les mecs, tous les mecs.

- Alors, comme ça, Antoinette n'en a jamais rien su ? On peut dire que la franc-maçonnerie vous forme au mensonge. Bravo les gars ! Quand vous dites « lumière », vous voulez dire « obscurité ». Oui, oui, j'ai bien dit obscurité, obscurantisme, j'ai lu des livres là-dessus. Il en traîne partout dans un hôpital. Toi, tu en as combien de bâtardes ? Dix ? Vingt ? Elles te ressemblent ? Tu prends des précautions au moins pendant vos partouzes dans la maison du Luberon ? Et à tes chéries, qu'est-ce que je leur dis, moi, si elles viennent en pleurant à l'hôpital pour savoir si elles ont attrapé le sida ?

Dans ces moments-là, même si nous sommes déjà au lit, Yvette a besoin d'une petite fine. De la blanche. La nôtre. Elle est fruitée

comme un raisin trop mûr. Je suis allé à la cuisine et j'ai ramené une bouteille de blanche. Yvette en a bu deux petits verres coup sur coup avant de m'en servir un. Elle est bien fruitée, notre blanche hors commerce. Elle emporte la bouche, mais il n'y a pas mieux pour calmer une femme furibonde.

Je savais qu'Yvette allait me faire l'éloge d'Antoinette. Elle lui a fermé les yeux à l'hôpital et elle était seule dans la chambre. Les dernières heures avaient été très dures et Yvette avait tout pris sur elle, jugeant inutile que Théo et ses fils assistent à l'extrême fin. Elle les avait tous renvoyés à Mégara où ils dormaient pendant qu'Yvette veillait.

Elle aimait et elle admirait si fort Antoinette qu'elle n'aurait plus voulu d'autres patientes dans tout l'hôpital. Voir mourir, elle avait l'habitude, mais savoir qu'Antoinette allait partir sans qu'elle puisse rien faire d'autre pour elle qu'atténuer et abréger sa souffrance, ce fut autant que mille morts, me dit-elle.

Ma femme attendit le matin pour nous prévenir et faire venir Théo. Il arriva avec ses deux fils en même temps que moi. Victor a beau me dire qu'il veut atteindre ce point de l'esprit où la vie et la mort cessent d'être perçues contradictoirement, je lui rétorque : Ce sont là des idées de surréalistes. Antoinette sur son lit de mort et Antoinette grande prêtresse de l'Aïoli, cela fait une foutue différence pour qui garde les pieds sur terre.

Bien installés dans notre lit avec nos petits verres de blanche, nous savions tous les deux ce qui allait se passer. Yvette m'a d'abord parlé d'Antoinette :

- Un jour, nous papotions sous le grand chêne de Mégara pendant que Théo et toi, vous étiez en tenue. Antoinette a reconnu devant moi qu'elle avait enfermé Théo. Elle m'a demandé : « Comment faire, Yvette ? Tu aimes un homme, tu l'emprisonnes. C'est naturel. Tu sais faire autrement avec Titou ? Moi, j'ai voulu Théo de toutes mes forces dès que j'ai eu douze ans et je l'ai eu. Du coup, je ne lui ai plus laissé aucune liberté, sauf d'aller en loge sans moi. Il doit souffrir que je sois la seule femme de sa vie. Il en aurait voulu plusieurs, une par une ou plusieurs à la fois. Je ne le lui ai pas permis. J'ai peut-être eu tort et ce serait ma seule faute envers lui. Mon Théo est un homme qui aurait mérité plusieurs femmes. À Rome ou en Grèce, il aurait pu les multiplier sans reproche de personne. Il s'est souvent moqué de Xanthippe, la femme de Socrate. Il me disait : « Attention, Antoinette, attention, le meilleur vin peut tourner en vinaigre. N'essaye pas d'imiter Xanthippe. » C'était dur à entendre, mais je méritais la leçon. Un homme doit pouvoir

respirer hors de chez lui. Les loges servent d'abord à ça. C'est leur première fonction : sortir un homme de son foyer, de son métier, de son milieu. Moi, hors sa vie maçonnique, j'ai voulu Théo tout entier pour moi seule. Je me doutais bien par moments qu'il allait regarder par-dessus le mur. Je fermais les yeux. La Grande Loge à Paris lui a servi aussi d'occasions de sortie ou d'alibi, mais ce fut toujours plus fort que moi. Quand je prenais peur, je me transformais en mégère comme la femme de Socrate.

- Antoinette t'a dit ça ?
- Parfaitement. Nous étions lucides, elle et moi.
- Je ne me suis jamais servi de la loge pour courir ailleurs !
- Jamais ? Au moins deux fois. Va, ne te fatigue pas. Toi, je t'ai toujours vu t'exciter pour les femmes à grande bouche. Théo, je voudrais bien savoir quel fut son type de Parisiennes. Le contraire d'Antoinette ou ses copies ? Marianne, la fille de Théo ? Je n'en reviens pas. Ah ! Titou, ne me ramène jamais une nistonne ! Tu n'imagines pas le mal que je pourrais te faire. J'enrage de constater une fois de plus que vous êtes tous comme ça. Même Théo ! Mais lui et toi, vous nous êtes toujours revenus. D'autres ne reviennent pas. Nous sommes des chanceuses.
- Théo a été comme moi un mari très fidèle, Yvette.
- Très fidèle ? Non, Titou. Si tu appelles fidèle celui qui va semer des gosses ailleurs, comment tu m'appelles moi qui n'ai jamais connu un autre homme que toi ? Une conne ?
- Théo a eu raison de garder le secret.
- C'est bien le seul secret que les francs-maçons sachent tenir. Et encore ! En fin de compte, ce dont il faut se souvenir, c'est que ton *cheminot* a pris le *Phocéén* dans le bon sens.

Et ma femme est partie en fureur contre nos loges : vieux refrain d'une infirmière hyperactive contre notre fraternité trop molle et trop bavarde à ses yeux. J'ai tout réentendu jusqu'à ce qu'elle me dise :

- Plus de paroles, des actes. Baise-moi, Titou, cela me détendra.

Elle m'avait mis en forme et je l'ai apaisée. Le lendemain, j'ai appelé Victor. Il avait loué une chambre d'hôtes dans une belle maison vers Avignon. Je lui ai demandé qu'il vienne me voir à la coopérative en m'excusant de ne pas me rendre chez lui, ce que j'aurais bien préféré. Mais il y avait trop de travail pour que je laisse tomber la coopé.

- Il est très difficile de soupçonner un frère, dis-je à Victor dès nos premiers pas dans les vignes.

Bien qu'un surréaliste dise tant de choses saugrenues, c'était à sa façon de raisonner ou plutôt de déraisonner que je faisais appel. Je me sentais cerné, oppressé, impuissant et tout à fait indigne de devenir le vénérable de *La Justice*.

Les surréalistes ont toute une théorie sur l'écriture automatique. Moi, je dirais que Victor a plutôt la théorie automatique. Sur tous les sujets, il part dans une direction opposée à celle de tout le monde. Vous l'interrogez et il vous expose une vision des choses à l'envers. J'ai d'abord cru qu'il raisonnait en Belge, mais non. J'ai rencontré des Belges qui réfléchissent comme moi. Voici ce qu'il me déclara, lui, en marchant dans nos vignes :

- Titou, si tu continues, tu vas en mourir. Tu t'appliques à toi-même le supplice de l'écartèlement. Chacun de nous te tire de son côté. Méfie-toi de la tolérance, elle est le poison du maçon. Tu as pris sur toi toute l'affaire du Luberon et tu ressembles à un bonhomme qui se serait mis un lac sur le dos. Oui, un lac. Regarde bien l'image, fais-en un tableau ou une bande dessinée ou un film et admire : Titou arrive au bord du lac, il soulève de ses mains une partie du lac, se la met sur le dos et toute l'eau retourne au lac ; alors ce pauvre Titou revient au lac, en détache une partie plus importante, se la jette sur les épaules et toute l'eau ainsi soulevée retourne au lac ; à la fin, Titou réussit à soulever le lac tout entier, il le déplace un tout petit peu, mais le lac retombe dans la mer.

Aussi, la question devient-elle pour Titou : Dois-je maintenant soulever la mer ?

- Ce qui veut dire ?
- Qui donc a glissé la sacoche de Bernard dans le tiroir de la table de nuit pour que soit condamné à sa place un grand poète qu'il jalouse ? Tes notes et tes tableaux ne serviront à rien dès l'instant où l'horrible frère sera découvert. Comme le dernier des journalistes d'investigation, tu t'acharnes à creuser la réalité pour y trouver la vérité. Oublie ce romanesque de pacotille, mon frère. Il n'existe pas de réalité saisissable et dis-toi que sans l'ombre qui la rend vive, la lumière ne serait pas. La réalité ou ce que l'on nomme ainsi n'est qu'une enveloppe, une écorce ou, pour pousser l'humour à son extrémité supportable, une sacoche. Tu crois qu'elle contient des décors ? Ils y sont,

mais le crime en forme la trame et, si tu ne me crois pas, relis notre rituel du troisième degré.

Un vrai criminel parmi nous ? Bien fourbe et bien ignoble, ignominieux, infâme ? Victor me fait toujours du bien. Avec son fil à plomb inversé, il excelle à me montrer l'autre côté des choses. Un policier se demande « qui est le coupable ? » Nous, nous avons à nous poser une autre question : « comment cela est-il possible ? » L'initiation peut répondre à cette question-ci, dit Victor ; pas à l'autre. Qu'importe que le coupable soit Pierre, Paul ou Jacques ? Ce n'est là qu'une vulgaire question anecdotique et policière.

J'ai remercié Victor d'être passé me voir et d'avoir bavardé avec moi. Je l'ai observé qui retournait à sa voiture garée sur le parking brûlant sous le soleil, puis je suis retourné à mon travail dans la salle des ventes du vin.

Le temps a passé. L'Affaire du Luberon est éclaircie. Victor vient de m'aider à rédiger tout ce passage le concernant, bien trop difficile à écrire et même à penser pour moi. Par la raison ou par la déraison, Victor me fait toujours du bien quand je suis déprimé. Après notre conversation dans les vignes, j'ai établi avec le coupable encore inconnu un rapport plus direct, plus dur, moins ahuri. Je ne savais pas encore qui il était ni s'il siégeait à l'Orient ou sur nos colonnes, mais j'acceptais que son crime relève de l'ordre immémorial du monde. Un Judas parmi les douze apôtres du Christ. Pourquoi pas un ignominieux parmi nous ? Je pataugeais encore dans les doutes autant que la police, mais je venais de me préparer à voir le traître sanguinaire devant moi et à lui dire sans trop de stupéfaction : Alors, c'est toi qui as tué Marianne ? À nous deux, maintenant, mon salaud ! Je te refuserai toutes les circonstances atténuantes. Tu seras pour moi le symbole du Mal. Je lâcherai sur toi tous les rats de la Terre. Judas ne sera jamais pardonné.

La nuit précédente, j'avais manqué à mon serment et tout dévoilé à Yvette. Après son engueulade et ses récriminations au nom de la solidarité féminine, après l'amour qui l'a détendue et apaisée, ma femme est passée tout naturellement aux choses pratiques.

D'abord, le sang, m'a-t-elle dit. Si Marianne a beaucoup saigné du coup de couteau dans le cœur, il y a eu une giclée et une mare de sang.

- Toi, Titou, tu ne sais pas ce qu'est une mare de sang. Moi, si. Toi, tu connais le vin, moi le sang. Le vin, tu le laves très facilement. Le sang, non. Le sang, c'est diabolique. Plus tu

frottes, plus il revient. Pour les blouses et les draps, il nous faut des blanchisseries spécialisées.

- Je vois.
- Non, tu ne vois pas. Pour peu que ce salaud lui ait tranché l'aorte, il s'en sera foutu partout. D'autant que tu me dis qu'elle n'est pas morte d'étranglement. Tu n'imagines pas l'arrosage que ça dû être ! Une aorte pisse à trois mètres selon comment on l'a tranchée.
- Toi, comment aurais-tu fait ?
- Je me serais mise à poil. Je n'aurais même pas gardé ma petite culotte. J'aurais pris une douche et remis mes vêtements après, seulement après. Et, même alors, en m'étant récurée partout entre les fesses et entre les orteils, je n'aurais pas été tranquille. Il en reste toujours. Le sang est vraiment diabolique.

Yvette m'a alors parlé des pressings et des teinturiers. Elle m'a rappelé que sa mère, sa grand-mère et son arrière-grand-mère avaient été des lavandières. Son arrière-grand-mère et sa grand-mère allaient dans les familles avec un charreton à bras pour recueillir le linge. Elles le lavaient au lavoir municipal de la Ville-haute et le ramenaient chez elles pour le repasser. Dans ce métier, c'est comme à l'hôpital, on apprend ce qu'est le sang, le sperme, le pipi, le caca et les pieds sales. On en rigole et, au lavoir, on se montre les cartes de France laissées dans les draps par le sperme.

Yvette éclata de rire tout à coup. Elle venait de se rappeler l'histoire de l'archiprêtre. Il donne sa soutane à nettoyer, car une bougie l'avait maculée. Mais la grand-mère d'Yvette avait un mari anti-curés qui militait pour la Sociale. Elle voit tout de suite que cette bougie cachait quelque-chose. La coulée de bougie laisse des traînées sur la soutane. Celle de l'archiprêtre avait une giclée. L'archiprêtre s'était cru malin de couvrir les taches de sperme par des gouttes de bougie. Cela pouvait tromper un enfant de chœur, pas une lavandière des grandes années de la Sociale. La grand-mère d'Yvette nettoya consciencieusement la soutane et dit à l'archiprêtre quand elle la lui rapporta : « Monsieur l'Archiprêtre, il faut apprendre à vos enfants de chœur à diriger le jet de votre goupillon. »

- En souvenir de cet archiprêtre, laisse-moi faire, Titou.

L'amour l'avait remise en forme et elle me déclara, péremptoire, que le meurtrier n'avait sûrement pas osé se mettre nu comme elle l'aurait fait en pareille hypothèse d'aorte à trancher. Même à

l'hôpital, bien des hommes hésitent à retirer leur pantalon devant les infirmières.

- Sa veste, oui, sa chemise, oui, son pantalon sûrement pas. Il faut être un meurtrier accompli pour oser tomber son pantalon avant d'aller transpercer un cœur. Dans des moments comme ça, les mecs ont toujours peur. Je te le dis, Titou, je te le dis. Ce salaud n'aura pas mis ses couilles à l'air avant de poignarder. Il aura donc pris du sang sur son pantalon. De retour quelque part, hôtel, domicile, va savoir, il aura essayé de le laver, mais le sang ne part pas et, le lendemain, il aura remis son futaal, sec ou mouillé, à un pressing ou à un teinturier. C'est dans cette direction qu'il vous faut chercher. Laisse tomber tes écritures.

Emportée par son besoin d'agir, Yvette, heureuse aussi de me prouver que la vie est faite, non de symboles, mais de sang, de sperme et de déjections, m'a pressé de procéder à un tour de ville méthodique des pressings et des teinturiers. Il était trois heures du matin. Je n'en pouvais plus et c'est pourquoi à mon réveil j'avais appelé Victor, le Belge.

- Yvette, tu me vois faire le tour des teinturiers pour leur parler de taches sur un pantalon ?
- Tu as raison, toi, non. Laisse-moi faire. Je prendrai un prétexte hospitalier et je ferai mon tour de ville. Je finirai bien par apprendre si un homme seul est venu donner un pantalon à nettoyer lundi ou mardi dernier. Le linge sale des familles, c'est pour les petites filles de lavandières.

Ce matin où Victor est passé me voir à ma demande, je fus plus désorienté que jamais. J'imaginai Yvette en conversation dans les teintureries de la ville. L'idée que la réalité n'est qu'une enveloppe tout juste bonne à nous cacher son contenu me troublait bien plus que Victor ne l'avait sans doute voulu. Quand on est poussé comme moi au centre d'un cercle, on ne peut plus voir la périphérie et le sentiment de ne servir à rien décourage bien des hommes.

Moi, pas. Je ne suis pas de ces déçus qui s'en prennent aux autres. Je fais ce que je peux et, bien souvent, Yvette y parvient mieux que moi.

Quand je me suis remis au travail après ma conversation dans les vignes avec Victor, mon directeur m'attendait et j'ai bien vu qu'il *m'espinchait*, comme nous disons chez nous, pendant que je me rendais au comptoir des ventes. Yvette avait raison : Je devais faire gaffe à ne pas perdre mon emploi pour une histoire de loge.

Espincher ne peut pas se traduire par espionner. Ce serait plutôt observer en douce.

Mon directeur surprend toujours nos visiteurs. Il est blond, sanguin, tout le contraire des natifs d'ici. Il s'habille pour qu'on voie qu'il est directeur, il parle en directeur, mais ce n'est pas un méchant homme. Si une bouteille a roulé ou si un client a laissé un sac quelque part, il ramasse lui-même ce qui traîne sans appeler Titou pour ça. Ce n'est pas un directeur dédaigneux.

Quand il s'est approché de moi doucement, j'ai pourtant eu peur.

- Je vous félicite pour votre promotion, m'a-t-il dit. J'ai appris que vous étiez nommé Vénérable des loges de la région. Bravo, Titou, mais cela ne m'étonne pas de vous.

D'où tenait-il donc cette histoire de vénérable des loges de la région, titre et fonction qui n'existent pas ? La succession d'Henri, pas encore ouverte, n'étant ni candidat ni élu ni installé, on parlait donc déjà de moi comme ça ? Bravo le secret maçonnique !

- Comment savez-vous ça ? ai-je demandé.
- Par Internet et le blog de La Roquebrussanne. Je sais aussi que vous avez été reçu par Maître Ange Baldini. Je surveille de près ce crime du Luberon. J'ai vu Marianne Laroque à la télévision. Bon Dieu de la Bonne Mère, qu'est-ce qu'elle était belle, cette femme-là ! Vous l'avez bien connue, n'est-ce pas ?

Connue ? Pourquoi connue ? Allait-il me parler des orgies ? Comme je n'étais pas remonté sur le Mail depuis que, la veille, Fabien Linas était venu m'y chercher, je n'avais pas pu mesurer l'ampleur prise par l'affaire dans les journaux, à la télévision et sur le net.

- Vénérable, me dit mon directeur, je sais que c'est une haute fonction initiatique. Je suis impressionné, Titou.

Il fit signe de me remplacer à l'un de mes collègues, qui nettoyait avec un chiffon mouillé les tablettes en bois vernis où les clients du vrac posent leurs récipients souvent sales, et il me dit à moi :

- Veuillez m'accompagner dans mon bureau, Titou.

La fonction de vénérable, dit souvent Théo, marque à jamais le cœur des hommes ou des femmes qui l'ont exercée, mais ce n'est pas un poste de prestige. Le vénérable, pour moi, est un peu comme un conducteur de bus. Bien sûr, en tenue, le véné entre dans le temple avec les honneurs et se trouve placé à l'Orient dans la chaire du Roi Salomon, mais c'est symbolique et il n'y a pas là de quoi se laisser tourner la tête. Or, voilà que mon directeur me faisait les honneurs de son bureau où je n'étais

jamais entré auparavant et qu'il me demandait de m'asseoir, ce qui ne m'était jamais arrivé en sa présence depuis les dix-neuf ans que je bossais à la coopérative.

Et voici ce que mes oreilles ont alors entendu :

- Titou, vous avez quarante ans, l'heure est venue pour vous de prendre beaucoup plus de responsabilités. Vous le méritez et je ne suis pas le seul à le croire puisque la direction du Grand Orient à Paris vous a nommé Vénérable. J'ai navigué sur Internet et sur le blog de La Roquebrussanne tout en réfléchissant à votre cas. Si j'ai bien compris, votre franc-maçonnerie est en quelque sorte une coopérative d'idées. Vous mettez vos ressources personnelle et vos expériences en commun pour que les choses avancent. C'est bien ça ?
- On peut le dire comme ça.

Mon directeur me fit alors un long discours sur l'intégration. Un instant, j'ai cru qu'il allait me parler des femmes voilées de la rue Tournefort. Pas du tout. Pour lui, l'intégration, la vision intégrée, l'écoute intégrée, c'était l'aptitude à comprendre les besoins et les volontés de la direction d'une entreprise.

Du pur Louis Jamet. Je comprenais d'autant mieux mon directeur que j'avais entendu en loge la planche de notre frère, prof de sociologie.

- Plongeons dans votre cas, Titou. Vous voilà devenu une personnalité locale. C'est vous que Maître Baldini reçoit à propos de cette affaire du Luberon. Je ne vous demande pas de me dire ce que vous en savez. Votre discrétion vous honore. On dit que cette comédienne laissait des traces de brûlé quand elle s'asseyait quelque part. Il y a des femmes comme cela. Elles ont le feu aux fesses. Moi, je suis catholique. L'Église et les loges ont fait la paix. Je m'en réjouis. Nous sommes d'accord, vous et nous, sur la nécessité de la laïcité, ne serait-ce que vis-à-vis des musulmans. Je n'ai aucune envie qu'ils nous dominent. Nous avons donc à jouer ensemble gagnant-gagnant.

Il me parla longuement sur ce ton. Je suis d'abord tombé des nues, puis la tête me tourna. J'ai même pensé : « Cette affaire de la disparue du Luberon m'a d'abord placé en garde-à-vue, mais va finalement me rapporter gros. » On a beau garder les pieds sur terre, les réussites conjuguées finissent par vous gonfler un peu les chevilles. Or, je sentais venir une incroyable promotion si j'entrais dans les vues de l'entreprise. La conférence de Louis Jamet m'avait préparé à piger vite le discours du patron sans

même qu'il ait à dire ce qui aurait pu gêner le petit employé que j'étais encore.

Mon directeur me fit ensuite un long exposé sur le marché des vins et me félicita de savoir si bien vendre les nôtres. Il savait que je pouvais tant que je le pouvais notre cru le plus cher avec une argumentation sur l'accompagnement du gibier.

- Franchement, Titou, vous avez pris une dimension inattendue. Plus personne aujourd'hui ne mange du vrai gibier, mais vous vendez notre grand cru comme si le gibier d'élevage avait un autre goût que le poulet. C'est en franc-maçonnerie que vous apprenez à si bien parler ? Vous recevez des cours pour devenir vénérable ? Je suis impressionné, Titou.

Moi, que tant de gens impressionnent avec leurs diplômes et surtout ceux qui savent écrire sans un dictionnaire sous le coude, j'ai cru rêver.

- Sans vous surveiller, Titou, je vous ai écouté. Vous parliez de notre grand cru comme si la chasse nous fournissait encore l'essentiel de notre nourriture. J'ai d'abord pensé que vous aviez quelque chose d'archaïque. Je savais que vous étiez franc-maçon. J'ai d'abord attribué à la loge et à l'influence de votre ami, le professeur Théo Sérignan, cette façon un peu vieillotte de vous exprimer. Je me trompais. La loge vous préparait à réussir votre intégration.

C'était parti. Sans Louis Jamet, je n'aurais même pas compris le mot intégration ou j'aurais pensé à l'assimilation des rituels dans le peuple français. Pas du tout. Il s'agissait de l'absorption d'un petit poisson salarié par la baleine capitaliste. Pour leur bien à tous deux ? Les suites me le diront.

Mon patron parlait à mi-mots. Si j'intégrais les vues de notre direction, ma promotion sociale s'ensuivrait. Comme je ne bronchais pas, il fit semblant de se décider tout à coup et me nomma directeur des ventes locales, poste qui n'existait pas jusqu'alors. J'allais avoir désormais, sous son autorité de directeur général, la responsabilité de la vente de nos vins sur place et dans les départements limitrophes.

- Titou, ami Titou, nous avons un urgent besoin de façade locale intégrée. Nous sommes nés aux environs de 1900 du temps de la naissance du mouvement coopératif. Nous devons conserver cette image en local et vous êtes l'homme de la situation : une production locale pour des ventes locales au service de la population locale. Vous me comprenez ?

- Absolument.
- Nous offrons sept qualités depuis notre petit rosé jusqu'à notre grand cru pour gibier. Voilà l'image que vous avez à préserver, mais la mondialisation des échanges a bouleversé la donne. Je suis sûr que vous me suivez. Vous êtes devenu le vénérable local d'une organisation nationale et internationale. Tout se globalise à présent : la spiritualité et le commerce.

Il n'y a qu'une seule attitude possible à ces moments-là : jouer la fausse modestie. J'ai remercié mon directeur.

- Allons plus loin, Titou. Si je vous dis : L'État du Maine, à qui et à quoi pensez-vous ?
- À *Big Brother Bear*.
- Bravo ! Notre entreprise procède à l'occasion de *la Coupe des Deltas*, grande manifestation folklorique et locale, à une expérience commerciale très pointue avec nos amis d'Augusta dans le Maine. *Big Brother Bear* n'est que la partie visible de l'iceberg ou, si vous préférez, un ours polaire assis sur l'iceberg.

Je n'invente rien. Cela s'est bien passé comme je le rapporte. J'ai même pensé à Victor et je me suis dit : « Cela devient totalement surréaliste. » Mon directeur a poursuivi :

- Tant mieux si nous récoltons de l'argent contre l'obésité, même si elle n'est pas à proprement parler une maladie très provençale, mais nous visons plus loin. Sous le sceau du secret le plus absolu, que vous, les francs-maçons, pratiquez si bien, je vous informe officiellement, Titou, que notre coopérative se transforme en une vaste entreprise de commercialisation des vins de France vers l'Amérique du Nord. Avec l'aide de Michael et celle de ses amis de Boston et du Maine, nous lançons un nouveau concept : *Les grands vins du sud de la France*.
- Tout le sud ? Nous n'en couvrons qu'une infime partie.
- Pour les ventes locales, oui. Vu d'Amérique, non. Nos vins de marque couvriront désormais toute la zone vinicole hors Champagne qui commence aux Côtes du Rhône et qui s'arrête au Bordelais.

Extravagant. Quel sommelier ne rirait pas ? J'en restais la bouche ouverte sans pouvoir prononcer un mot. Il continua :

- Je me suis informé sur vous, Titou, et sur vos amis de la rue Tournefort. Michael vous connaît bien, Edgar, le

Grand Maître provincial aussi. Monsieur Gaston Nédelec encore mieux. Tout le monde vous apprécie.

Je parvins à émettre un grognement qu'il jugea de satisfaction.

- Votre franc-maçonnerie à la française de la rue Tournefort est à la franc-maçonnerie universelle ce que nos sept *Côteaux de La Roquebrussanne* sont au marché mondial des alcools et du vin. Il n'y a pas plus folklorique au monde que Théo Sérignan. Il connaît tout Baudelaire par cœur. Vous êtes, vous, tout à fait représentatif du folklore provençal. Gardez donc précieusement votre couleur locale, mon cher Titou, mais pour m'adresser au reste du monde, vous comprenez certainement que *Big Brother Bear* vous complète harmonieusement. Restez local, Titou, restez local.

Je reçus en fin d'entretien une information capitale : Nous avons désormais au-dessus de nous un grand patron aux vues très internationales : Gaston Nédelec. Il me connaissait très bien et il approuvait ma nomination. Il m'avait rencontré à un Grand Aïoli chez Théophile Sérignan, ce prof des temps anciens qui parlait grec, latin, provençal et pouvait se montrer d'un drôle à en mourir de rire. Mais silence ! Nul ne devait savoir que Gaston Nédelec avait notre coopérative dans sa main. D'autant que cette affaire du Luberon tombait très mal. Gaston Nédelec avait eu comme une petite aventure avec Marianne Laroque. Il redoutait les indiscretions et il manquait d'informations sur l'avancement de l'enquête.

- Suivez tout ça de près, Titou. Je dirais même : Que cela devienne votre premier travail. Faites-vous aider pour les ventes et ne portez plus les cartons jusqu'aux voitures. Je transmettrai secrètement à Monsieur Nédelec toute information que vous me donnerez sur cette pitoyable affaire du Luberon. Il vous en saura gré.

J'ai quitté le bureau de mon directeur en tremblant sur mes jambes. Le centre et la périphérie ? L'enveloppe et la réalité ? La vérité des choses dissimulée au fond du trou, là où se trouve la pierre cachée ? Quand je suis arrivé au comptoir des ventes, un vieux client peinait à porter son carton de douze bouteilles. Je le lui ai pris des mains et je suis allé le déposer dans le coffre de sa voiture.

Se retrouver prochain vénérable de *La Justice* et directeur des ventes locales, comment l'aurais-je imaginé, il y a vingt ans, cinq ans, un mois ? Le plus difficile, quand on grimpe les échelles

sociales ou maçonniques, est de garder la tête froide. La mienne s'échauffait. J'avais un volcan sous le crâne.

à suivre...

Pour encore mieux connaître le vécu maçonnique, lisez, relisez et faites lire LA RÉALITÉ MACONNIQUE de Jean Verdun (éditions Luc Pire) en vente dans toutes bonnes librairies.